

L'incroyable histoire du retable de Moulins

Aves ses couleurs somptueuses, sa composition éblouissante et ses visages expressifs, le *Triptyque de la Vierge glorieuse* ravit les fidèles de la cathédrale de Moulins depuis la Renaissance. Sublimé par une récente restauration ayant permis de lever le voile sur sa genèse, le voici temporairement au Louvre.

Par **Sophie Laurant**, photos **Lucas Barloulet** pour *Le Pèlerin*

Moulins, été 1837. Malgré la saison, il fait sombre dans la cathédrale. Un jeune bourgeois bien mis en fait méticuleusement le tour. On peut supposer qu'il est accompagné du curé qui lui présente les lieux, d'un élu de la ville et d'un érudit local... Car Prosper Mérimée est un envoyé de Paris ! Il s'est présenté comme « inspecteur général des monuments historiques » chargé par Adolphe Thiers, ministre de l'Intérieur, de dresser un état des lieux du patrimoine français. Depuis 1834, l'écrivain mondain consacre ainsi plusieurs mois par an à arpenter les provinces en voiture à cheval, notant les destructions, les mauvaises restaurations, mais aussi repérant les chefs-d'œuvre qu'il faut inscrire de toute urgence sur une liste de protection...



1 Jusqu'à fin 2022, le retable était exposé dans la sacristie des évêques de la cathédrale de Moulins.

2 Au Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF), le travail sur la toile a commencé par le retrait des vernis.

Moulins (Allier) n'est qu'une étape à la fin de son harassante tournée, commencée en mai. Prosper Mérimée n'a pas été impressionné par la ville qui fut pourtant la brillante capitale des ducs de Bourbon au XV^e siècle. Dans la cathédrale, il remarque surtout les beaux vitraux Renaissance. Soudain, deux portraits, accrochés contre des piliers du chœur, lui tirent des cris d'admiration. On lui explique qu'ils représentent, agenouillés, Anne de France, fille de Louis XI, et son époux Pierre II de Bourbon. Les fameux ducs occupaient un immense palais, juste devant la cathédrale (leur collégiale à l'époque). Il en a aperçu la ruine. Pour son rapport, l'inspecteur relève qu'au dos de ces portraits apparaissent « de belles grisailles »¹. Plus loin, dans la chapelle baptismale, on lui montre une grande *Vierge en gloire*. Malgré la pauvre lumière, Mérimée distingue son doux visage, les anges diaphanes... qui lui font penser aux maîtres italiens de la Renaissance : « Toutes ces peintures sont, dit-on, de Ghirlandaio² qui travailla quelque temps pour les ducs du

Bourbonnais », écrit-il, à moitié convaincu. Ce dont il est certain, en revanche, c'est que les deux portraits formaient autrefois des « volets » qui se rabattaient sur cette grande composition. Il recommande à ses interlocuteurs de rassembler les trois parties et note : « Il serait bien à désirer qu'on en prît plus de soin, et surtout qu'on les plaçât dans un lieu où elles pussent être plus facilement étudiées par les artistes. » Ce sera chose faite six ans plus tard.

Paris, 12 avril 1904. C'est la bousculade au pavillon de Marsan, au bout de l'aile du Louvre qui longe la rue de Rivoli. Le Tout-Paris des arts s'y presse pour l'inauguration d'une grande exposition consacrée aux « Primitifs français ». Ce drôle de terme désigne, explique Henri Bouchot, le conservateur d'alors au département des estampes de la Bibliothèque nationale, les artistes des XV^e et XVI^e siècles qui ont su se dégager des influences de l'Italie et du nord de l'Europe, pour laisser s'exprimer un génie proprement français ! L'époque est assez chauvine... mais curieuse aussi de ce moment charnière entre Moyen Âge et Renaissance, où les artistes ne signaient pas encore leurs œuvres. Pour Henri Bouchot, l'exposition a aussi pour but de permettre des rapprochements et des attributions.

Comme les 80 000 visiteurs qui vont l'admirer durant ces quelques mois, son confrère du Louvre, Georges Lafenestre, est ébloui par le Triptyque représentant les ducs de Bourbon en prière, avec, en son centre, cette majestueuse Vierge de l'Apocalypse dont les pieds s'appuient sur un croissant de Lune, dont la tête est nimbée d'un halo doré... Le chef-d'œuvre, malgré sa fragilité, a fait le voyage depuis Moulins. Il est présenté entouré d'autres tableaux qu'on pense de la même main. Lafenestre s'interroge sur « ce délicieux



PHOTOGRAPHIE MONTAGNE/BIGAROPHILPE

... artiste, que nous sommes réduits provisoirement à nommer le Maître de Moulins ». Est-ce Jean Perréal, un peintre de la cour de Charles VIII ? Possible, mais sans aucune preuve. Dans le catalogue de l'exposition, le spécialiste supplie : « Par pitié, Messieurs les archivistes, nos amis, un petit document, un petit document s'il vous plaît, qui nous permette de saluer cet homme glorieux de son vrai nom ! »

Avril 2003. Georges Lafenestre l'ignorera toujours, mais le Maître de Moulins a désormais un nom. Il s'appelle Jean Hey, et contrairement à ce que pensaient le conservateur et ses amis, il n'est pas français, mais... flamand ! C'est la parution d'un article scientifique dans le numéro du *Bulletin monumental* – une revue savante trimestrielle – qui fait pencher définitivement la balance pour ce nom, après des décennies d'hypothèses variées et de querelles de spécialistes.

Épluchant les archives lyonnaises, deux médiévistes, Pierre-Gilles Girault et Étienne Hamon, ont exhumé des documents juridiques cruciaux qui attestent, en 1488, de la présence à Lyon d'un « maître Jean, peintre de feu monseigneur le cardinal », c'est-à-dire de Charles de

Bourbon qui vient de décéder. Ces documents complètent le puzzle qui s'est formé à Bruxelles où est aujourd'hui conservé un autre tableau, un *Ecce Homo*. Au revers de ce Christ flagellé – de la même main que le Triptyque –, une inscription attribue l'œuvre à Jean Hey, peintre qualifié de « célèbre » et de « teutonicus », c'est-à-dire venant des Pays-Bas. Le texte cite aussi son commanditaire, un « notaire du roi » en 1494 – il s'agit de Charles VIII, le jeune frère d'Anne de France.

Différentes archives confirment les dates et les lieux : Jean Hey a travaillé en France à partir des années 1480. Il réside donc à Lyon au service du cardinal Charles de Bourbon – dont il a peint le portrait. Puis, après la mort de son mécène en 1488, il se rend à Moulins, à la cour de son frère... Pierre II de Bourbon ! Il a représenté Anne de France, Pierre II et leur fille Suzanne enfant, au moins deux fois. Le Triptyque est sans doute sa dernière peinture, réalisée vers 1498, d'après l'âge de Suzanne. C'est une œuvre de maturité, estiment les historiens de l'art qui restent intrigués par ce chef-d'œuvre.

Moulins, 9 novembre 2022. Une procession insolite traverse la nef de la cathédrale de Moulins bordée de Rubalise : trois caisses sur roulettes sortent de la sacristie des évêques et passent devant la cinquantaine de paroissiens venus dire au revoir à leur Triptyque. Le recteur, le père Claude Herbach, les a rassurés : non, le musée du Louvre ne va pas leur voler ce chef-d'œuvre, qui est aussi un objet de dévotion devant lequel un temps de prière est organisé tous les samedis matin. Le prêtre a dû être persuasif tant l'attachement des Moulinois au tableau est viscéral. Le préfet voulait d'ailleurs que le déménagement ait lieu de nuit pour éviter tout incident. « Ce serait pire, l'a convaincu Claude



Le revers des deux volets du retable présente une Annonciation, peinte selon la technique de la grisaille.



Herbach. Il vaut mieux que tout se passe au grand jour. » Alors, il a expliqué sans relâche : le retable part se refaire une beauté. Et pendant ce temps-là, la direction régionale des affaires culturelles (Drac) d'Auvergne-Rhône-Alpes va rénover la sacristie trop humide, où il risquait de s'abîmer. Promis, le tableau de Jean Hey retrouvera un bel écrin « dès la fin 2024 », croit-on à l'époque... Sur le parvis, le recteur s'amuse de voir des motards encadrer le camion pour escorter l'œuvre. « C'est vraiment notre star qui monte à Paris », pense-t-il.

Paris, 21 février 2023. Au beau milieu d'autres chefs-d'œuvre, le retable trône en majesté dans le pavillon de Flore, au bout de l'aile du Louvre, côté Seine. Dans un coin, le *Pierrot* d'Antoine Watteau, en cours de nettoyage, observe mélancoliquement la foule qui se presse autour du Triptyque. Les restaurateurs, conservateurs, chimistes, historiens de l'art... sont réunis dans ces lieux dédiés au Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF). Ils le scrutent, réunis en véritable « conclave » scientifique. Dominique Martos-Leviv, responsable de l'atelier de restauration des peintures, est dans son élément. « Quelle chance, se dit-elle, de pouvoir côtoyer si intimement, durant des mois, un tel

chef-d'œuvre ! » La spécialiste a déjà coordonné une batterie d'exams pour en apprendre le plus possible sur les images sublimes recouvrant ces fragiles panneaux de chêne. Ceux-ci ont été photographiés selon trois méthodes : la prise de vue normale, par UV et par infrarouge. Sans compter une radiographie totale, y compris du cadre doré du panneau central, qui semble d'origine. D'ailleurs, le comité scientifique doit décider s'il faut le restaurer aussi ou non... Toutes ces études permettent, sans altérer l'œuvre, de distinguer les différents gestes du peintre qui, pour certaines figures comme les anges, a commencé par reporter des modèles au fusain ou au pinceau, tandis qu'il a peint directement les portraits réalistes de ses commanditaires. Les scientifiques sourient de découvrir que la jeune Suzanne a d'abord été coiffée d'un bonnet avant que l'artiste, sans doute sur ordre de Pierre II, ne la ceigne d'une couronne ducale.

En parallèle, dans les laboratoires souterrains du C2RMF, une « spectrométrie

1 Laurence Clivet, responsable de l'imagerie au C2RMF, a pu comprendre grâce aux scanners et radiographies comment les planches de bois étaient assemblées pour former les panneaux.

2 Le halo central qui entoure l'Enfant-Jésus et sa mère est formé d'une feuille d'or et d'argent. Mais ce dernier a noirci. La restauration vise aussi à atténuer cet effet.

L'artiste a utilisé du lapis-lazuli broyé, l'un des pigments les plus chers à obtenir.



Dominique Martos-Leviv (au fond à d.) supervise la restauration de la dorure du cadre central qui s'est avéré d'origine, chose rarissime pour une œuvre de la Renaissance.

• • •

par fluorescence X » a permis de remonter à l'origine des pigments : le vermillon du manteau de la Vierge est ainsi identifié. Il s'agit de sulfure de mercure. « Il y a deux bleus dans la robe de sainte Anne, la patronne d'Anne de France, explique Dominique Martos-Leviv au directeur de la Drac. L'artiste a d'abord utilisé un bleu au cuivre. Puis, il a repassé dessus avec du lapis-lazuli broyé. L'un des pigments les plus chers à obtenir. »

Les analyses confirment qu'à la surface, un épais vernis a jauni au fil du temps, altérant notre perception de l'arc-en-ciel du halo de la Vierge, du teint des personnages... « La lune est formée d'une feuille d'argent, mais elle a un aspect jaune. Est-ce dû au vieillissement du vernis ou à la volonté du peintre d'éviter son noircissement ? », se demande encore la spécialiste. Elle espère que les mois de restauration à venir apporteront des réponses.

Paris, 26 novembre 2025. Le retable a traversé le Louvre en diagonale et retrouvé une vie publique au début de l'aile Richelieu. Sous les yeux des visiteurs, le *Triptyque de la Vierge glorieuse* se déploie dans sa splendeur retrouvée. Ses couleurs ont été ravivées par l'enlèvement des vieux vernis. Les glacis transparents utilisés par le peintre contribuent

à nouveau à rendre le soyeux des riches brocarts. Les panneaux latéraux, recouverts à une époque incertaine, ont été remis au même niveau : ainsi, les regards des époux sont à nouveau symétriques. Dominique Martos-Leviv admire une fois encore le cadre du panneau central : sa dorure, rehaussée de motifs colorés, est originelle. Une découverte rarissime, sous une couche plus tapageuse, appliquée au XIX^e siècle que les restaurateurs ont ôtée. Ce cadre, qui faisait partie intégrante de l'œuvre, est de style italien avec ses pilastres cannelés et sa frise de feuilles. Sans doute a-t-il été proposé par Pierre Napolitain, menuisier du duc de Bourbon, selon les archives. Jean Hey s'avère bien un artiste de la Renaissance, absorbant les influences du nord comme du sud de l'Europe pour développer son art propre.

Moulins, retour en 1498. On peut imaginer que pour la grande fête mariale qui se prépare, Pierre II a bousculé Jean Hey. Le retable doit être installé au-dessus du maître-autel de la collégiale. Dans son atelier, au château, le peintre soupire : il n'a pas tout à fait achevé ses grisailles de l'Annonciation, au revers. Mais on ne discute pas les ordres d'un mécène... Fatigué, l'artiste regarde les serviteurs emporter le Triptyque au soin duquel il a travaillé presque seul, ne laissant pas ses apprentis interférer. Au cours de l'eucharistie, lorsqu'on ouvrira les deux volets, l'assistance, éblouie par cette soudaine vision céleste de Marie et de l'Enfant-Jésus, tombera à genoux, il le sait. Plus que l'or que lui concède le duc, ce sera là sa récompense. ■

- 1) La grisaille est une peinture ton sur ton traitée en camaïeu de gris.
- 2) Domenico Ghirlandaio, peintre florentin (1448-1494).



Carnet de route



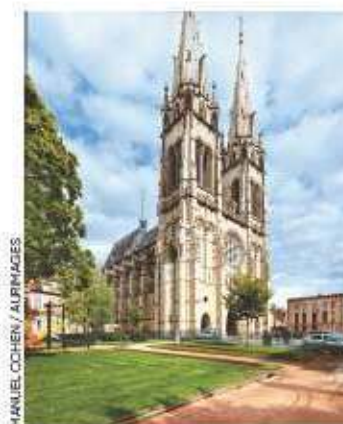
STEPHANE GRANGIER POUR LE PÉLERIN

En février 2023, le laboratoire de recherches et de restauration des musées de France (C2RMF) m'a contactée pour savoir si j'aimerais suivre la restauration du *Triptyque de la Vierge glorieuse* dans leurs murs. Coïncidence, l'été précédent, j'avais admiré ce chef-d'œuvre mondialement connu dans la cathédrale de Moulins. J'ai accepté avec enthousiasme et découvert comment on fait parler un tableau pour mieux connaître l'artiste. **Sophie Laurant**

Un artiste majeur

On sait peu de choses de Jean Hey, si ce n'est qu'il était célébré comme l'un des plus grands artistes de son temps. Une proximité de style prouve qu'il a été l'élève de Hugo van der Goes, un peintre de Gand (Belgique), vers 1470 : il lui emprunte ses couleurs acidulées et son art du portrait où les rides sont accentuées et les cheveux duveteux.

Il reste une quinzaine d'œuvres de sa main, commandées par des proches de la cour de France, à Lyon, Moulins et en bord de Loire. Il a même réalisé un portrait du dauphin, fils de Charles VIII. Jean Hey semble avoir fondé une famille à Gand où il possédait une maison, partageant probablement son temps entre la France et la Flandre. Il meurt vers 1505.



MAURICE COHEN / ALPHAGES

Une sacristie renovée

La sacristie des évêques, qui accueillait le Triptyque depuis 1879, retrouvera son chef-d'œuvre en 2028 seulement. Pour l'accueillir, il est prévu d'assainir et d'agrandir cette pièce latérale jouxtant la cathédrale et de revoir totalement la scénographie. Après plusieurs retards, les travaux devraient commencer à l'automne 2026. À terme, une présentation centrale du retable permettra aux visiteurs d'admirer les deux côtés des volets latéraux. Il sera entouré d'autres objets du trésor de la cathédrale, des pièces d'orfèvrerie qui sont en cours de restauration. La Drac confiera au Centre des monuments nationaux la gestion des visites qui était jusque-là assurée par des bénévoles de la paroisse. Le trésor conservera sa vocation culturelle.



Une œuvre à la gloire de l'Immaculée Conception

Sous leur dais, les commanditaires en prière se sont fait représenter avec munificence, chacun accompagné de leur saint patron. Ils manifestent publiquement, par ce grand tableau, leur dévotion à la Vierge et leur adhésion au culte de l'Immaculée Conception favorisé par le pape

Sixte IV (1471-1484). L'inscription déployée par les anges au-dessus de la Vierge glorieuse paraphrase le texte de l'Apocalypse de Jean : « Voici celle que chantent les louanges sacrées. Enveloppée du soleil, la lune sous ses pieds, elle a mérité d'être couronnée de douze étoiles. »

Repères

À PARIS

Jusqu'au 4 mars 2026, au Louvre, une « exposition dossier » présente le *Triptyque de la Vierge glorieuse* entouré de sept autres œuvres de Jean Hey. Puis, jusqu'au 31 août, il restera accroché dans la collection permanente. Rens. : louvre.fr

À BOURG-EN-BRESSE

Du 12 septembre 2026 au 3 janvier 2027, le Triptyque sera exposé au monastère royal de Brou (Ain), un écrin architectural qui lui est quasi contemporain. Rens. : monastere-de-brou.fr

À MOULINS

À partir de février 2027, l'œuvre sera accueillie au musée Anne-de-Beaujeu, à Moulins. Elle y attendra de pouvoir réintégrer sa cathédrale, dans l'aile Renaissance du palais des ducs de Bourbon, seule subsistante. Rens. : bit.ly/retableMoulins